

## **Exposé de David et Barbara Forbes, de Birmingham, à l'Assemblée annuelle de l'Assemblée de France de 2007 à Conqueyrac (France).**

David et Barbara ont fait cet exposé directement en français.

### **SERVIR DE MANIERE RESPONSABLE**

Servir: thème vaste et insondable, car il recouvre un énorme pan d'activité humaine dans tous les domaines et sous tous les régimes. Du contexte du servir dépend l'effet de servir. Est-ce que ce service libère, ou bien est-ce qu'il emprisonne? Est-ce que servir est volontaire, facultatif, ou m'est-il imposé de l'extérieur? Bref, est-ce que j'y participe de mon libre gré? Quand j'effectue ce service ou cet acte de servir, est-ce que je suis responsable? Est-ce qu'il y a de l'équilibre entre mon servir et ma réception de services, soit un juste échange?

Quel est le contenu de mon servir? S'agit-il de propager ou perpétuer une foi, un système idéologique? Pour les premiers quakers, servir c'est répandre la foi quaker, la diffuser, en effet, face au compte à rebours vers la fin du monde. Car, ils croyaient à l'imminence de la fin. Ou s'agit-il plutôt d'une connaissance, une compétence, une technique? Si c'est le cas, c'est moi qui est le fort – celui qui livre le service – est l'autre le faible, celui qui reçoit. Moralement, j'ai le devoir de livrer ce service de la façon qui bénéficie le plus à la personne qui reçoit et qui renforce le moins mon pouvoir ou mon égoïsme.

Par contre, est-ce que mon servir se traduit plutôt en étant un relais ou une relève, un maillon dans une chaîne? Cette façon-là de servir est le plus utile quand je prends un maximum de conscience des besoins opérationnels collectifs. Est-ce que j'ai communiqué suffisamment et en temps utile avec les autres membres du réseau? Ai-je accompli la tâche dans laquelle je me suis engagé? Est-ce que le moment est venu où je dois me retirer ou démissionner, faute d'efficacité de ma participation, faute de l'efficacité du groupe lui-même, ou par faute des circonstances. En Allemagne dans les années 80 un groupe de sensibilisation sur les dangers de l'industrie agro-alimentaire mondialisée craignait de s'effondrer à cause du retour de Barbara en Ecosse. Il n'en fut rien. De passage à Hambourg en 2005 nous avons été ravis de recevoir l'invitation au 25<sup>ième</sup> anniversaire de cet « Agro Groupe ».

Troisième optique: est-ce que mon servir n'est qu'une simple corvée, une tâche sans grande relève qui m'est imposée malgré moi et contre mon gré? Ou, même, (c'est le cas du service militaire obligatoire) quelque chose qui est contraire à mon éthique, voire une peine infligée comme punition pour un délit? Cette année est le bicentenaire de la Loi parlementaire qui a déclenché l'abolition de l'esclavage dans l'empire britannique. Servir, dans son sens le plus négatif, c'est l'esclavage, la réduction de l'être humain à l'état d'un simple outil.

Il existe de forts échos de cette vision négative du service comme travail à l'état pur dans la Genèse, où Dieu semble vouloir punir l'humanité en l'éjectant de l'Eden et l'attelant au labeur. Désormais, l'humanité devra labourer la terre pour manger, et les premiers fruits seront des offrandes réservées pour ce Dieu vengeur. Il en sera de même pour la chasse et le sacrifice. Par contre, l'utilité du travail, voire son potentiel salvateur, s'illustre par le récit de Noé et sa construction de l'Arche..

Enfin, il se peut que j'aie envie de servir, d'être utile, mais cette volonté est frustrée par le chômage, la discrimination, l'exclusion sociale. Je me sens, donc, rejeté, inutile. J'oscille entre la colère et la déprime, l'arrogance affichée et le repli sur moi. Je m'accroche facilement aux phénomènes de groupe, et je m'en décroche avec la même légèreté

Peut-être que la plupart de nous nous retrouvons dans plusieurs de ces phases de servir ou de se sentir inutile à la fois. Presque tout le monde a une compétence, un savoir ou une foi dont quelqu'un d'autre a besoin à un moment donné. Presque tout le monde a vécu l'expérience un peu solidaire de participer à un réseau, un enchaînement d'activités dans lequel, ne fût-ce que pour un petit temps, il constitue un maillon incontournable. Tout le monde connaît le côté négatif du servir, où ce servir est davantage une servitude, une affliction, qu'une expérience valorisante ou libératrice. Presque tout le monde a vécu un moment, ou plusieurs moments de rejet, de refus de notre volonté de servir.

Mais, jusqu'ici nous n'avons parlé que de livrer un service, de servir nous mêmes. Qu'en est-il de recevoir, d'être bénéficiaire d'un service ? Quand il s'agit de bénéficier d'un service, nous nous heurtons trop souvent à la bureaucratie de ce service, expérience plutôt négative d'exclusion et de marginalisation face à un système rigide et dépersonnalisé. La fraîcheur, la qualité spontanée, l'énergie, toutes étaient là au moment de la mise sur pied du service au moment de son démarrage, mais cet élan du départ, ce temps innocent, s'est fait ensevelir sous la mise en place de frontières, de statuts limitatifs, de positions défensives. Le sens initial de partage, de solidarité, a du mal à se faire sentir dans une telle situation où le temps a fait son usure. C'est comme cela que les premiers quakers ont vécu l'Eglise étatique de leur époque, mais aussi les diverses options de non-conformisme qui s'élevaient déjà en institutions. Mais rien ne garantit que le mouvement quaker ne puisse à son tour être vécu d'une façon semblable aujourd'hui.

*(Discussion : Les moments où on a servi, et comment – les moments où on a été servi, et comment.)*

Il y a, donc, plusieurs niveaux de notre thème de « servir ». Nous sommes à la fois les serviteurs et les servis. En ce qui concerne notre identité de serviteur, nous le sommes dans la puissance par rapport à la faiblesse ; nous le sommes dans des réseaux plus ou moins structurés entre égaux et nous le sommes en tant qu'esclaves du devoir imposé de l'extérieur. En ce qui concerne notre identité de destinataire de service nous avons des expériences de sa qualité.

Comment est-ce que nous pourrions articuler une réalité aussi vaste ? Nous avons opté pour commencer par la position de « puissance », c'est à dire là où nous arrivons à être serviteurs altruistes, qui aident les relativement plus faibles depuis la puissance de notre croyance et de nos principes. Cette puissance, il est vrai, n'existera pas si nous n'avons pas l'humilité de suivre la Lumière telle que nous la trouvons dans notre conscience de quakers. Nous parlons, donc, du service social ou humanitaire, attitude qui évite l'arrogance grâce à notre croyance en un ordre de vie divin, comme le constate William Charles Braithwaite, qui est cité dans *Foi et Pratiques*. S'exprimant en 1919, il constate que :

*Cherchant à vivre en permanence un ordre de vie divin, les quakers ont toujours considéré le service social comme partie intégrante du christianisme..*

Braithwaite trouve, en plus, que cette attitude apporte de la lumière aux quakers eux-mêmes tout en aidant, ne serait-ce que partiellement, à la libération de l'humanité de ses maux :

*Ceci a eu pour résultat l'illumination progressive d'eux-mêmes et le triomphe lent mais sûr de grand nombre des causes qu'ils ont promues. La réforme du droit pénal, l'amélioration des prisons, la suppression du commerce d'esclaves et de l'esclavage lui-même, l'abolition du commerce de l'opium, la protection des peuples indigènes, la révocation du règlement étatique du vice, l'émancipation de la femme, tout ceci a été puissamment aidé vers la victoire – quoique incomplète – grâce à l'action des quakers en ce sens, aux côtés*

*des efforts d'autres réformateurs nobles...à grand nombre d'entre nous la fidèle obéissance à la Lumière qui illumine la conscience alertée continue à nous paraître comme étant la voie la plus sûre vers l'acquisition de cette expérience plus profonde et vers l'identification et le combat des maux qui menacent la vie sociale et internationale.*

Ce positionnement face au « servir » fait partie du christianisme de la seconde Alliance déclarée par George Fox et ses premiers adeptes selon Doug Gwyn dans son œuvre, « *L'Alliance Crucifiée : les quakers et la montée du capitalisme* ». Chez nous, les quakers, la conception de servir ne peut pas être séparée de l'historique des Alliances entre Dieu et son peuple en chute. Il y a une dizaine d'années Doug Gwyn a étudié cette relation et a même adopté le langage de l'Alliance comme méthodologie dans son œuvre, trop rarement lue par les quakers. Gwyn nous rappelle l'importance de cette alliance dans la perspective des premiers quakers. La première alliance consiste en un récit quasi mythique de la relation entre le peuple d'Israël et Yaweh, récit qui trouve son incarnation pour les chrétiens en la personne de Jésus de Nazareth. La deuxième Alliance c'est donc Jésus lui-même, du moins ce l'est dans la conception des premiers quakers qui se débarrassent de l'Eglise comme institution médiatrice de cette alliance, ne laissant que l'individu en quête spirituelle d'un côté et celui qui sait répondre à cette quête, de l'autre, soit Jésus de Nazareth.

Seulement, regrette Gwynn, le quakerisme s'est émietté ensuite dans la montée du capitalisme et sa substitution de l'Alliance par le Contrat. Ecrivant en 1995, Gwynn propose que c'est le besoin d'en arriver à un pacte avec l'état britannique par un côté et les colons de la Pennsylvanie de l'autre pour satisfaire une dynamique de développement industriel capitaliste qui a entraîné les quakers dans une dilution de leur message et une division entre libéraux et évangéliques. Cependant, Gwynn trouve que cette substitution de l'Alliance n'est pas définitive, car le Contrat n'est qu'une dégradation de l'Alliance et n'arrive pas à effacer de notre conscience le langage de l'Alliance :

*La répression sans relâche du transcendant par le contrat limité ne peut jamais faire taire la voix de l'Alliance dans la conscience humaine. Ce « retour de l'opprimé » nous hante, nous remplit d'une nostalgie inexplicable, un puissant tiraillement du cœur, le gémissement d'une créature attelée à la futilité, un « soupir plus profond que les mots » (Romans 8 :26)*

Par la personne de Jésus nous rentrons en relation avec un Dieu qui est, avant tout, serviteur. Matthieu nous communique le fameux texte: "tout ce que vous avez fait pour le moindre de mon peuple vous l'avez fait pour moi" – c'est le service au dépourvu, au prisonnier, au malade. Luc nous dit que aimer son prochain c'est le servir inconditionnellement, ce qui équivaut à obéir à Dieu. Cet inconditionnel est si fort que le modèle du serviteur devient l'ennemi, le Samaritain, celui qui est censé nous avoir trahi. C'est lui le héros, celui qui est le représentant d'un Dieu qui aime son prochain et qui le sert inconditionnellement. La victime n'est pas en mesure de lui refuser ce service, ce qu'il aurait sans doute fait s'il avait eu suffisamment de forces. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, notre volonté de servir peut connaître un refus, ou bien nous pouvons, comme Jonas, fuir l'exigence d'un Dieu qui nous commande de servir notre ennemi.

Alors, cet évangile de l'Alliance, devenue Jésus Christ lui-même dans toute son universalité et inclusivité, trouve son incarnation, comme nous venons de le dire, dans le chapitre 25 de Matthieu. Faisons un petit exercice là-dessus. Voyons quel a été l'apport des quakers, ou encore de nous-mêmes, dans chaque situation évoquée par l'évangéliste.

*Discussion : Le service aux dépourvus, aux prisonniers, aux malades, aux opprimés, y compris les actions pour dévoiler les forces qui tendent à créer un monde injuste.*

Le « servir » du quaker doit, donc, être rien moins qu'un témoignage incessant et sans limite, une incarnation de l'évangile qu'avait vécu Fox au début de sa mission. Avec ce constat Gwynn fait écho à plusieurs voix qui remontent bien loin dans le vingtième siècle. Dans *Foi et Pratique*, nous lisons déjà un pareil refus de la vision bornée du contrat commercial dans la déclaration de *London Yearly Meeting* de 1911. Le commerce devrait être un « vaste et complexe mouvement de service social » dont la vraie fonction est « non pas de voler à la communauté, mais de la servir ». L'Assemblée Annuelle trouve : « qu'il est devenu difficile, d'aucuns diraient même impossible, que ceux qui s'engagent dans les affaires soient entièrement fidèles au Christ »

Ou, encore dans les réflexions de l'Assemblée Annuelle Britannique de 1917 :

*Le service mutuel devrait constituer le principe autour duquel toute la vie s'organise. Le service, non pas le gain particulier, devrait être la motivation de tout notre travail.*

Et voilà qu'en 1963 l'industriel quaker, Scott Bader, crée une compagnie coopérative, productrice de plastiques, qui a été orientée vers la paix, la non-violence, l'amour et la justice et où le pouvoir émane de l'intérieur de chaque personne et de la communauté, communauté d'appartenance commune des moyens de la production. Nous parlons, donc, d'une compagnie de service mutuel et non-violent où les fruits du travail sont partagés avec les moins fortunés au lieu de construire une sécurité privée, une compagnie axée sur le refus du conflit social destructeur et des préparatifs de guerre. Cette compagnie existe toujours aujourd'hui, mais la dynamique de croissance et la mondialisation ont enfin eu gain de cause sur les idéaux fondateurs, même s'il en reste plusieurs échos. Le Commonwealth de Scott Bader est peut-être l'exemple microcosmique de la thèse de Doug Gwyn.

En effet, l'idée de servir globalement, universellement, se trouve au cœur du message de George Fox. La guerre de l'agneau consiste à lutter pour dégager et posséder les espaces de service mutuel qui, sinon, sont occupés par l'ennemi, la « paille », qui est composée, en effet, de la distinction sociale, de l'arrogance du pouvoir. Nous citons la lettre de George Fox de la prison de Lancaster :

*Que toutes les nations écoutent la parole par voix ou par écrit. N'épargnez aucun endroit, n'épargnez ni langue ni plume, mais soyez obéissants au Seigneur Dieu, passez de par le monde et soyez vaillants pour la Vérité sur Terre ; foulez et piétinez tout ce qui y est contraire..*

Celui et celle qui a connu la Lumière en son for intérieur aura une éloquence toute spéciale, mais cette éloquence sera celle de la responsabilité, car il s'agira non moins que de répondre à Dieu en chacun, de donner le ton, et ainsi répandre la joie sur toute la terre. Pour George Fox, le ministre est celui qui souhaite servir son prochain plutôt que celui qui a étudié la théologie de manière scolastique. C'est aussi celui qui incarne le témoignage en faveur de la simplicité et, surtout, de l'égalité. Déjà à Mansfield en 1648 George Fox militait pour l'égalité de chances des journaliers du milieu rural, dénonçant haut et fort, comme il en avait l'habitude, des juges locaux, ces derniers ne faisant qu'écouter la voix des forts.

Nous en sommes à une définition de servir qui équivaut à « être au service d'un principe ». Or, le principe quaker se dégage à travers ses témoignages historiques. Les Témoignages ne sont nullement des prédications. Chacun d'eux résume plutôt une manière de vivre, une foi et une pratique chrétiennes. La paix, l'égalité, la simplicité, la vie quaker les exemplifie. Il est vrai qu'il existe une déclaration de 1661 sur la qualité paisible de la guerre de l'agneau mené par les quakers. Mais cette déclaration, envoyée à Charles II d'Angleterre fut provoquée par l'accusation de complot révolutionnaire faite contre les

quakers de cette première époque. Même comme cela, elle représentait bien plus une description de la vie et de l'attitude des quakers qu'un manifeste politique. Les quakers servaient et servent un principe, le principe d'adhérer, bon vent mal vent, à leur témoignage. Il en est de même pour le témoignage de l'égalité. Cette fois-ci il n'existe pas de déclaration phare. Mais l'égalité est le fondement de la foi et la pratique quaker.

Les témoignages reposent à leur tour sur des sentiments d'engagement, de compromis spirituel. Il s'agit de *concerns*, des engagements qui seront « testés » dans les réunions préparatoires et, en cas d'accord, déclarés devant l'assemblée mensuelle, qui à son tour décide si elle est convaincue par son étude du « concern ». Dans le milieu des quakers, toute idée de servir est conditionnée à un tel processus d'étude de la proposition.

Nous avons, donc, commencé par les haut sommets du service. Redescendons à présent dans les vallées que nous occupons au jour le jour. Le monde, la société, tels que nous les voyons seront toujours fracturés. La réalité foxienne de grands individus exemplaires, qui piétinent tout ce qui est contraire et qui dégagent l'identité divine ensevelie en chaque personne, s'insère dans un cadre social, économique, politique, anthropologique, qui s'éloignent beaucoup de l'idéal qui est libéré provisoirement par la danse divine quaker. Il y a beaucoup de réparations, de récupérations, de réconciliations à entreprendre dans le monde tel que nous le voyons au jour le jour. Aider à la reconstruction d'un monde brisé, voilà encore une facette du service quaker. C'est même celle qui est la plus connue dans les pays du continent européen.

La Société Religieuse des Amis est très bien placée pour réaliser ce genre de service. Car, même quand il commence par une action du fort envers le faible, il n'aura pas vraiment d'utilité avant que le serviteur ne se vide de ce pouvoir. Il se convertira vite d'accompagnateur en compagnon de route. Au discours de départ succédera le travail pratique ; à l'écoute et l'auscultation, l'action solidaire coude à coude avec l'individu ou la communauté hôte. Les témoignages historiques des Amis : égalité, paix, vérité, simplicité, nous préparent largement à cette attitude. Il s'agit de ne pas vouloir être grand, distingué, exceptionnel, mais plutôt de savoir sacrifier le quotidien. Ainsi, nous éloignant de toute ambiance de concurrence ou de jalousie, nous cherchons à vivre dans cette vérité qui enlève l'occasion des guerres, comme l'a bien exprimé Fox. Ici en France ATD Quart Monde proclame l'égalité. Mais, à notre avis, c'est Emmaüs qui l'incarne beaucoup plus.

Comme nous sommes de Birmingham, nous connaissons bien la belle zone verte de Bournville avec son usine productrice de chocolat au milieu, ses nobles maisons suburbaines, sa reproduction du village anglais et, sur le flanc, le célèbre Centre d'études quakers, Woodbrooke, dont le terrain est le legs de Sir George Cadbury. Avec tous les bienfaits qu'offre Woodbrooke, on ne peut pas oublier que le domaine lui-même est le fruit du paternalisme victorien de Sir George (chevalier), qui s'éloigne beaucoup des principes fondamentaux du quakerisme. Et avec la perspective plus large dont nous bénéficions aujourd'hui nous comprenons que les bonnes conditions de travail et d'habitat, modèle dont bénéficient les ouvriers anglais, n'ont jamais été répétées au Ghana ou en Côte d'Ivoire, où les fèves de cacao sont cultivées et traitées. Loin de là. Les jardins riches et variés des ouvriers britanniques font contraste avec la monoculture imposée par Cadbury aux Africains de l'ouest.

Nous sommes face à un problème classique du tiercé. Là où il existe une partie tierce dans l'activité de servir, tout peut risquer de se voir faussé. Nombreux sont ceux qui aujourd'hui sont convaincus qu'il y a une sérieuse tentative de manipulation du caritatif en cours à plusieurs niveaux de la politique et dans plusieurs pays.

Dire la vérité au pouvoir, activité phare du quakerisme, revient à ramener le puissant à sa juste taille, le désarmer de ses ambitions de conquête, de guerres meurtrières. Nous

pouvons bien constater que cette démarche n'a pas abouti jusqu'à maintenant. Mais qui peut savoir si l'histoire aurait été encore pire sans les multiples initiatives et tentatives pacifistes ? Ce qu'on peut dire c'est que servir la Vérité est une vocation radicale, ce qui d'ailleurs est très bien exprimé par Pierre Cérésolle quand il rappelle sa jeunesse. Il avait trouvé qu'il était consacré à quelque chose d'autre que la vocation de pasteur :

*Quelque chose qui me paraissait tout à coup comme **la consécration solennelle à la Vérité**, l'idée d'une sorte de ministère où il faudrait avant tout **reconnaître ses propres fautes**, ses propres misères pour se placer sur un terrain vrai. L'impression saisissant qu'il fallait, pour avoir une action réelle dans le monde , être infiniment plus sincère, plus vrai, plus direct, plus vivant que n'était « l'Eglise » par exemple.*

Avec le recul de l'âge, Pierre Cérésolle voyait que c'était là sa vocation de Quaker. Il comprenait depuis toujours que la victoire sur l'autre c'était faux et, avec elle, le soi-disant « service militaire ». Le seul vrai service serait un service de construction, de réparation, de rencontre, de partage, soit un service civil international. Comme nous le savons, l'Assemblée Annuelle de France doit beaucoup aux pensées de Pierre Cérésolle, dont ce concept-là et d'autres inspirations serviront de base pour l'un des ateliers cet après-midi.

C'est ce que Roger Wilson a très bien exprimé en 1976 lorsqu'il citait le verset du prophète, Jérémie. « Deux péchés on été commis par mon peuple. Ils m'ont abandonné, source d'eau vivante et ils ont sculpté des citernes, citernes brisées qui ne savent pas supporter l'eau. »

Roger Wilson trouve que nous avons bâti des institutions sociales qui ne savent ni supporter ni canaliser l'eau vivante. Les adeptes de Jésus-Christ doivent donc se concevoir comme les plombiers de Dieu. Jésus nous fournit des moules de vie qui façonnent la durabilité à mesure que les prochains se prennent en charge mutuellement, se cultivent, tandis que le Mammon nous propose des résultats légers, plus voyants, mais qui finissent par laisser l'eau partir dans le sable. Les bons plombiers cherchent la durabilité, ne se laissant pas tenter par des moules qui se rouillent, qui déteignent, qui se fendent.

Accomplir la tâche de reconstruire de qui est détruit, de réparer ce qui est brisé, c'est le plus souvent une tâche d'équipe, de collectivité. Il s'agit d'un service qui part d'une base communautaire pour rencontrer la communauté bénéficiaire. C'est aussi, dans la conception d'un Roger Wilson ou d'un Pierre Cérésolle du moins, une activité de témoignage. Ce n'est pas un hasard si l'instance quaker britannique, *Quaker Peace and Service* a changé de titre ces dernières années pour devenir *Quaker Peace and Social Witness*, soit « Paix et Témoignage Social Quaker », absorbant de passage l'ancien « Responsabilité Sociale et Education Quakers ». Servir c'est témoigner, c'est aussi être responsable. Ces grands réseaux quakers dépendent pour leur survie de la volonté de leurs membres de servir, et plus précisément, de servir dans l'égalité et dans la responsabilité. A chaque génération, un petit nombre sera appelé à un rôle prophétique. La majorité se trouvera toujours affectée à la réconciliation, la réparation des pots cassés, la remise en équilibre de ce qui a dérapé. Mais les deux, prophétie et réconciliation, sont témoignage. Témoigner c'est aussi servir ; servir c'est aussi témoigner.

Cette même conviction a animé l'anglais, Carl Heath, à œuvrer pour la paix en construisant dans les capitales mondiales un réseau d'ambassades quakers, animés par une espèce de « Foreign Office » à Londres. En sont héritiers les Centres de Paris, de Bruxelles, de Genève, de Vienne. Comment faire pour que ces centres-là soient plus complémentaires ? Comment faire pour que Paris et un nouveau Centre à Congénies se complètent dans leurs programmes respectifs ?

## **Servir et Servitude : les aspects problématiques du servir**

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, servir peut aussi se réduire à la simple corvée, voire l'esclavage. La surexploitation est quelque chose que nous pouvons subir ou que nous pouvons infliger aux autres, à nous-mêmes, ou à notre environnement. Nous pouvons également subir ou faire subir le chômage, l'exclusion sociale, le refus de notre offre de servir. Par exemple, la France a créé sciemment ou par erreur ce monstre, la « banlieue », espèce d'exclusion sociale planifiée, mise au ban de toute une série de groupes sociaux et ethniques qui languissent dans le chômage. Tandis que les pays nouvellement industrialisés, La Chine, L'Inde, répètent les abus du capitalisme primitif vécus en Europe dans les siècles précédents, et nous ne pouvons pas éviter de profiter de cette surexploitation.

De plus en plus les quakers de nos jours jettent un œil critique sur leur propre histoire. C'est le cas, par exemple, de David Bartlett, révisionniste de l'histoire de la compagnie chocolatière, Cadbury. Comme nous sommes de Birmingham nous connaissons modèle dont bénéficient les ouvriers anglais, n'ont jamais été répétées au Ghana ou en Côte d'Ivoire, où les fèves de cacao sont cultivées et traitées. Loin de là. Les jardins riches et variés des ouvriers britanniques font contraste avec la monoculture imposée par Cadbury aux Africains de l'Ouest.

Nous sommes face à un problème classique du tiercé. Là où il existe une partie tierce dans l'activité de servir tout peut risquer de se voir fausser. Nombreux sont ceux qui aujourd'hui sont convaincus qu'il y a une sérieuse tentative de manipulation du caritatif en cours à plusieurs niveaux de la politique et en plusieurs pays. Déjà en 1993, Alain Destexhe, Secrétaire Général de Médecins Sans Frontières International dénonçait cette manipulation dans son livre « L'humanitaire Impossible, ou deux siècles d'ambiguïté. Il est difficile de lire son exposé foudroyant sur les détournements imposés à l'aide caritative que ce soit en Biafra, Bangladesh, Cambodge, Éthiopie, Irak, Somalie, Yougoslavie, sans conclure que les meilleurs efforts de servir peuvent très bien finir par être mis au service d'hommes ou de groupes politiques profondément cyniques.

Force est de constater que la volonté de servir a souvent été non seulement inefficace, mais carrément nuisible. L'exemple le plus notoire a sûrement été celui d'Éthiopie et le mouvement de Bob Geldoff, « Band Aid ». Comme l'a bien démontré Destexhe, le désastre de la déportation forcée en masse de centaines de milliers de citoyens éthiopiens sur plusieurs années a été le principal résultat de ce malencontreux, mais sans doute innocent, mouvement de masse européen.

Les dictateurs acharnés aiment souvent le caritatif. Dans ce cas précis, Destexhe a bien illustre comment les forces humanitaires ont malgré eux servi de relais pour l'impitoyable déportation des peuples du nord d'Éthiopie vers le sud. Arrivés dans les centres de secours, le gouvernement permettait qu'ils soient soignés juste assez pour les maintenir en vie pour la suite de leur déportation. L'humanitaire est bafoué, les efforts des coéquipiers médicaux moqués. Cela nous enseigne que si nous souhaitons servir une population notre communication principale doit toujours se forger avec le bénéficiaire directement plutôt qu'avec le pouvoir qui l'opprime. C'est là l'erreur de Geldoff ; il aurait dû partir à l'écoute des peuples vulnérables qu'il souhaitait aider, et non pas seulement les représentants. Car, finalement, à la différence de ses représentants du pouvoir, ils n'ont guère intérêt à fausser le jeu ; leur cri de secours auraient été écoutés avant qu'il ne fût trop tard.

Mais, justement, sans passer trop de temps sur place, Geldoff avait sciemment suivi la voie de la non-dénonciation. Il avait, en effet, opté pour la position du caritatif pur et dur, se basant sur une décision prise par le Comité International de la Croix Rouge face aux

atrocités de Hitler. Mais, si nous allons servir dans la dignité et la responsabilité, nous devons plutôt suivre la position de Destexhe que celle de Geldoff. Nous citons Destexhe dans *L'Humanitaire Impossible* :

*Geldoff, comme le CICR pendant la Seconde Guerre Mondiale, mais avec beaucoup moins d'excuses que ce dernier, est partisan d'une action « humanisant » l'inhumain, car les atrocités se « produiront quand même ». Affirmation parfaitement contestable. Non seulement on ne peut pas humaniser l'inhumain, mais on doit le dénoncer et le combattre. Et si, effectivement, le CICR pouvait avoir quelque raison de douter d'une dénonciation publique, en revanche, l'Éthiopie de Mengistu est beaucoup plus sensible aux pressions internationales que ne l'était Hitler. Contrairement aux camps d'extermination nazis, le processus de réinstallation en Éthiopie repose entièrement sur l'aide internationale sans laquelle le gouvernement n'a pas les moyens de le mettre en œuvre.*

En effet. Servir, c'est aussi savoir dire « non ». La Guerre de l'Agneau l'exige de nous. Nous nous sommes demandé, par exemple, si les ONG humanitaires et les quakers qui animaient les camps de Rivesaltes auraient mieux fait de dire « non » une fois qu'ils savaient que les camps servaient la mort, et qu'ils n'arriveraient pas à y injecter une dose de vie. Dans l'Allemagne hitlérienne, il y a eu aussi des Quakers qui ont dit « non », et qui sont embarqués dans les camps de concentration. A la même époque, les trois membres de « La Rose Blanche » de Munich ont dit « non », et ont été guillotiné, comme aussi Franz Jägerstätter, simple paysan bavarois, qui a refusé le service militaire et qui a été exécuté. Ils ont payé cette liberté avec leur vie. Ils n'ont pas servi leur prochain, c'est vrai. Mais ils ont servi de modèles aux futures générations de l'humanité. Figures de proue, ils ont inspiré par leur témoignage bon nombre de projets de paix et de justice.

Finalement, il faut constater que servir est moins une activité qu'une relation. Une relation de profond respect où le meilleur de moi communique avec le meilleur de toi. Bien servir c'est éviter les exclusions et les exploitations, ce à quoi nous ne parvenons pas toujours. Mais malgré nos faiblesses, il y a lieu de cultiver cette idée de service comme projet commun, projet le plus souvent de reconstruction de réparation, de réorientation, dans un monde où, si on est logique et conséquent, il y a chaque fois moins de raison d'exclure l'autre.

Il faut que nous puissions rester ouverts à l'esprit, tout comme ouverts à la critique et la ré-évaluation de notre propre histoire et de notre actualité. Ainsi, notre servir évitera le double danger de sombrer dans la légèreté ou de patauger dans la lourdeur. Ce qui nous acheminera vers une situation où nous servirons avec une responsabilité de plus en plus accrue. Mettons-nous à l'œuvre.